

# Les écrivains et le Simplon

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **29 (1956)**

Heft 5

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-779556>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES ECRIVAINS ET LE SIMPLON



J.J. Rousseau.

Que la route du Simplon soit «la porte triomphale de l'Italie», comme en décida Jules Michelet, personne n'en saurait douter qui, par beau temps, s'élève de Brigue vers les plateaux de l'Hospice, se laisse glisser ensuite le long des lacets de Gondo vers les douceurs du Sud. Pendant des siècles, ce lent cheminement dans les jointures des Alpes prépara les voyageurs aux merveilleuses découvertes. Les lacs bleus, les palmiers, les villes aux monuments illustres ne les enchantaient que mieux d'avoir été «mérités» par la traversée *horrible* des cols. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle en tout cas, en effet, le franchissement des montagnes fut considéré comme une *épreuve*. On ne voyait qu'*horreurs* et dangers, menaces et catastrophes dans les hautes vallées tumultueuses. Tant de pièces de monnaie trouvées sur les hauts passages prouvent d'abondance que les voyageurs cherchaient d'abord à s'appropriser les forces qu'ils redoutaient.

Ce n'était pas une petite affaire, à la vérité, de franchir le Simplon. Jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., le passage n'était que piste de chevriers ou de chasseurs, dans les cailloutis de l'Alpien ou les gorges du Schallberg. Même devenu chemin, le Simplon demeura menaçant. N'oublions pas les ours, les loups, les lynx qui joignaient leurs menaces aux chutes de pierres, aux débordements des torrents, aux tempêtes, aux avalanches... Le Grand Stockalper établit son royaume en des régions chaotiques dont personne jusqu'à lui ne s'était avisé qu'elles pouvaient être une source de richesse.

Aussi, jusqu'au temps de cette royauté si peu contestée, les écrivains semblent-ils avoir négligé le Simplon. Le Mont-Cenis, le Saint-Bernard étaient plus aisément accessibles. C'est donc un contemporain du génial commerçant de Brigue qui nous apporte le premier important témoignage littéraire sur la traversée du col. L'honorable ecclésiastique Sébastien Locatelli, naquit à Bologne vers 1635. Un long voyage le conduisit en France en 1664; il y demeura plusieurs mois, observant avec sagacité la cour de Louis XIV. En mai 1665, il regagna sa patrie par le Simplon. Comme il voyageait avec encre, papier, plumes d'oie, nous y gagnons un récit tenu d'étape en étape de ses aventures. De plus, bloqué quatre jours à Gondo par les services de la douane, il eut le temps de consacrer à son passage du col des pages des mieux concertées.

Que le Simplon, comme il l'affirme, soit la montagne de Scipion, on en pourrait douter aujourd'hui. Pour le reste, il doit être assez véridique car il savait voir. Et il ne paraphrasait personne, à vues humaines, puisqu'il se trouvait être le premier à décrire les sombres grandeurs de la montagne. A travers son témoignage, nous pouvons donc apercevoir de manière assez certaine le comportement de la plupart des voyageurs de son temps.

Il est intéressant de remarquer que Locatelli, s'il éprouve de la crainte, n'est pas aveugle aux beautés de la montagne. Il admire les nuages qui couronnent le col et jouent avec le soleil. S'il ferme les yeux aux tournants qui dominent les précipices, se fiant au mulet dont la marche est sûre, il sait les ouvrir aux grands jeux de la lumière, à la pureté des fleurs. «La terre éclairée par le soleil y semblait tout d'or pour embellir ces petites plantes dont la hardiesse encourageait à braver ces roches sauvages et ces précipices effrayants. Je dois dire que nous eûmes tant de plaisir à faire environ deux lieues sur ce sommet, que nous appelâmes mille fois ce jour le plus beau et le plus heureux de notre voyage...» N'est-ce pas du romantisme avant la lettre et Rousseau n'aurait-il pas, en la personne du prêtre bolonais, un précurseur?

Rousseau passa le Simplon au siècle suivant, en 1744. Il revenait de Venise où ses démêlés avec Montaigu, l'ambassadeur son maître, avaient occupé le meilleur de son temps. Ses *Confessions* sont avares de détails sur cette traversée. Nous lisons, au Livre VII: «Je pris ma route par Bergame, Côme et Como d'Ossola (sic); je traversai le Simplon. A Sion, M. de Chaignon, chargé d'affaires de France, me fit mille amitiés.» On conviendra que ce n'est pas beaucoup.

Non, mais la célèbre *Lettre XXIII de La Nouvelle Héloïse*, comme on sait, est tout entière consacrée au Valais. Et c'est avec une quasi-certitude, comme l'a si bien établi M. Lucien Lathion dans son «Jean-Jacques Rousseau et le Valais» que l'on peut reconnaître les gorges de Gondo dans ces prestigieuses descriptions: «... Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur...» Quel appel aux peintres et aux graveurs romantiques! Ils ne tarderont pas de l'entendre et Lory immortalisera ces abîmes.

Chateaubriand ne franchit pas moins de trois fois le Simplon mais jamais ne se complut vraiment à le décrire. Ce Breton ne fut guère sensible aux charmes de ces paysages inhumains. En 1822, il se rendait au Congrès de Vérone; il s'y ennuya, griffonna des vers pour oublier ses désillusions:

*«J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire  
Au milieu des frimas,  
Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire  
Fendit pour nos soldats...»*

Ce n'était pas très fameux. En 1828, nommé ambassadeur à Rome, il passe le col en compagnie de sa femme. En fallait-il davantage pour que la route l'incommodât? Il pense plutôt à Madame de Custine, morte à Bex, deux ans plus tôt, à Madame de Duras, qui avait passé le col l'année précédente pour aller mourir à Nice... Enfin, en 1833, dernier voyage: il se rend à Venise pour le compte de la Duchesse de Berry. D'une lettre à la très chère Madame de Récamier: «La descente sur Domo d'Ossola m'a paru de plus en plus merveilleuse; un certain jeu de lumière et d'ombre en accroissait la magie...» Ce n'était plus le temps des descriptions savamment orchestrées.

Chose pour le moins curieuse, Stendhal n'est pas beaucoup plus bavard. Ce «Milanais» aurait dû nourrir quelque tendresse pour un col qui s'ouvrait, en somme, sur sa chère ville. Mais l'amour pour Angela l'occupe bien davantage que les lacs de Gondo quand il passe les Alpes en 1813, en 1814. Il avoue seulement dans ses *Promenades dans Rome*: «...Comme le Simplon est à mon gré plus beau que le Saint-Gothard, j'ai pris souvent la diligence qui, de Bâle, conduit à Berne; je suis arrivé dans la vallée du Rhône par les gorges de Louèche...» Plus loin, il remarque que «la route du Simplon n'est pas bordée de précipices comme celle du Mont Cenis...» C'est à se demander s'il n'a franchi le haut passage que de nuit.

Mais nous citons Jules Michelet; il traversa deux fois le col, en 1830 et 1871, les deux fois au retour de voyages en Italie. Son carnet de route, lors de la première traversée, s'est rempli de notations extrêmement intéressantes. Son grand livre: *La Montagne*, recueillera plus tard le meilleur de ses impressions.

Parmi les plus belles pages inspirées par le Simplon, il faut citer celle de Théophile Gautier, parues dans ses souvenirs de voyage: *Italie*. Celles de Taine, enfin, que l'on trouve dans le volume II de son *Voyage en Italie*. Et nous n'avons rien dit de Töpffer, rien dit de tant d'autres écrivains voyageurs. Un nom, parmi les plus grands, doit pourtant être cité: Byron... Mais ce serait un autre chapitre de l'histoire littéraire du Simplon qu'il faudrait ouvrir ici, celui des écrivains, si nombreux, de langue anglaise.

Simplon, porte triomphale de l'Italie... Aujourd'hui, dans les ténèbres du tunnel, a-t-on encore le temps de s'en convaincre? Tout va trop vite pour qu'on prenne le loisir de méditer sur les splendeurs du Sud. On y débouche si brusquement que les effets de transition manquent. Raçon de la vitesse. Locatelli, enfermé durant quatre jours dans une cabane de Gondo, avait le temps de polir ses épithètes.